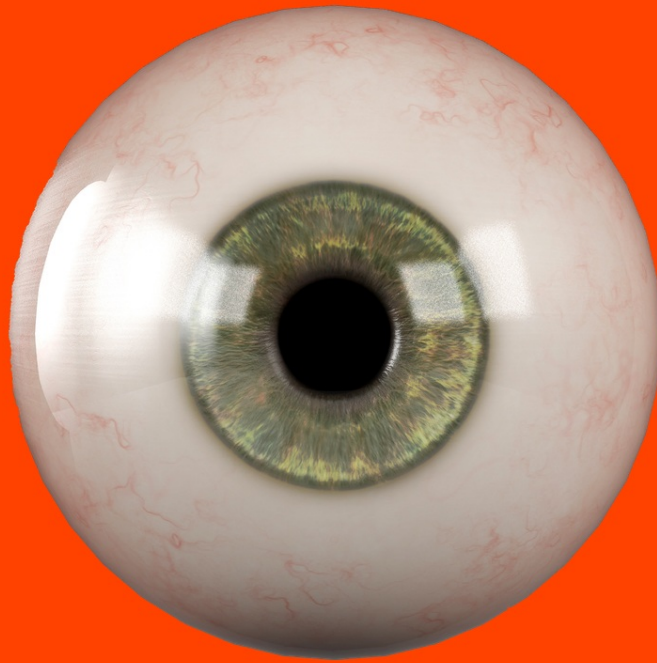


FEU MONSIEUR P

VOUS ÊTES
ÉVANOUIS



Feu Monsieur P

Vous êtes évanouis

© Feu Monsieur P, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4901-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'ai écrit cette histoire entre 2013 et 2016.

Si j'avais su ce que notre monde s'apprêtait à vivre, je n'y aurais pas cru...

Aujourd'hui, je suis évanoui, comme mes certitudes d'alors.

Feu Monsieur P.

Février 2024.

Livre I

Chapitre Un

La nuit était tombée sans prévenir. Comme les trombes d'eau qui s'abattaient maintenant sur la ville. Rue Attila, près de l'avenue Matignon, les passants surpris par le déluge couraient à toutes jambes pour sauver ce qui pouvait encore l'être.

Thomas avait dû gagner la sortie « suite au problème de santé d'un voyageur » et s'était retrouvé dans la rue, piégé par l'orage. Abrité sous l'entrée de la station de métro Démocratie, il admirait le spectacle, calculant les probabilités des incidents en chaîne qui se déroulaient sous ses yeux.

Cohues en tout genre, « Oh My God » suraigus de touristes américaines aux TeeShirts mouillés blindés de seins, coursiers aux trajectoires glissantes, grondements de tonnerre : rien ne manquait au rendez-vous.

Un petit vieux bouscula Thomas. Tiré de sa contemplation, le jeune homme se rappela son rendez-vous et regarda sa montre.

« Vingt heures... Il faut vraiment que j'y aille. Sybule va me tuer ».

Il prit son portable pour envoyer un message. Toujours pas de réseau.

Il était temps d'entrer dans l'équation. Thomas rentra la tête dans les épaules et se mit à courir sous des gouttes de pluie grosses comme des crapauds.

Au bout de cent mètres, Il leva le nez et aperçu sur le trottoir d'en face une femme en imperméable tomate. Il s'arrêta pour la suivre du regard.

Elle courait d'une drôle de manière, son sac à main tenu à bout de bras au-dessus de la tête. Une ombre passa et la fille perdit l'équilibre pour s'écrouler sur le trottoir. Sans réfléchir, Thomas bondit pour traverser la rue et l'aider.

Au même instant, un carrosse noir déboula à tombeau ouvert et lui coupa la route avec fracas. Thomas se jeta en arrière d'un mouvement réflexe et aperçut le cocher.

Celui-ci, pardessus et chapeau noirs, poursuivit sa route sans même le remarquer. Thomas crut voir le profil d'un lévrier afghan derrière les rideaux du carrosse. Ahuri, il regarda l'attelage disparaître au coin de la rue en grillant un feu rouge. Lui vint alors l'envie de hurler sur le cocher. Lui montrer à qui il avait affaire... Mais c'était trop tard, évidemment. Comme toujours. Gentil Thomas...

Encore sous le choc, il se rappela de la jeune femme, la chercha du regard sur le trottoir d'en face et vit qu'elle était toujours étendue. Il traversa la rue. Son coeur battait la chamade.

— Ça va ?

Elle leva la tête vers Thomas et tenta de se redresser.

— Où il est passé ? Il faut que je parte, je suis en retard.

Au premier coup d'œil, il sentit que quelque chose n'allait pas. Mais quoi ? Son attitude... La position du corps ... Les jambes ! Il comprit dans un frisson : le pied gauche était coincé dans un trou d'égout et formait un angle absurde avec son tibia et son genou. Un vrai massacre.

Désarticulée et grotesque, la jeune femme essayait de rassembler les affaires tombées de son sac. Ses yeux roulaient avec une expression de surprise et de totale incompréhension.

— Où il est ?

Elle ne semblait pas avoir conscience de la gravité de la blessure. Elle jeta un regard à son pied, comprit que sa jambe était coincée et commença à se contorsionner pour se dégager. Une grimace de douleur figea ses traits. Elle regarda Thomas d'un air terrifié et ouvrit la bouche pour hurler. Chacune de ses pupilles fondit alors en un trou béant tandis qu'elle s'effondrait, inconsciente.

Avec précaution, il décoinça son pied de la bouche d'égout, ramassa ses affaires et porta la femme évanouie jusqu'à un abris. Dix minutes plus tard, deux pompiers malabars entraient dans la brasserie Zeppelin où Thomas et la malheureuse avaient trouvé refuge. Le brouhaha se dissipa tandis que tous regardaient Yul Bruyner et Steve Mc Queen faire leur entrée virile par les portes du Saloon. Les bandes réfléchissantes de leurs vareuses bleues pétrole projetaient des éclairs à travers la salle fascinée par le spectacle.

Ils se dirigèrent sans hésiter vers la jeune femme allongée sur une banquette et recouverte d'un manteau. Entre deux états de conscience, elle délirait à mi-voix, secouée de temps à autre par un spasme. Après un examen rapide, Steve regarda d'un air entendu Yule qui s'éclipsa.

Moins d'une minute plus tard, l'équipe au complet était de retour avec un brancard et une trousse de secours. Steve s'agenouilla près de la jeune femme :

— Madame, vous m'entendez ? Je suis pompier, on va s'occuper de vous...
Madame, vous m'entendez ?

Les yeux écarquillés, la jeune femme le regarda sans le voir. Se retournant vers Yule, Steve lança :

— Bon, on va l'emmener directement.

Puis vers la salle :

— Qui nous a appelé ? Quelqu'un la connaît ?

Thomas s'approcha.

— Je l'ai vu tomber dans la rue. Il y a quinze minutes. Elle s'est pris le pied dans une bouche d'égout. Je l'ai décoincée le plus doucement possible et l'ai portée jusqu'ici.

Yule fouilla dans le sac de la fille et en tira un portefeuille trempé. Elle s'appelait Ariane d'Xxxxx, et habitait à Paris, dans le quatorzième. En levant les yeux, le pompier vit Thomas loucher sur la pièce d'identité. Un sourire aux lèvres, Yul lui demanda :

— Et vous, comment vous vous appelez ?

— Dupont... Thomas Dupont.

— Vous pouvez rester cinq minutes pour remplir un ou deux papiers ?

— Oui...

Tandis que les pompiers l'emmenaient sur le brancard, sous la pellicule d'or de la couverture de survie, Ariane jeta un regard vers Thomas, sembla le voir, hocha doucement la tête puis ferma les yeux.

Les présentations étaient faites.

Enfin.

**

Bienvenue à la Galerie d'art Picoock. Champagne à grosses bulles et petits fours réchauffés. Sur près de deux mille mètres-carrés blafards, les photographies et créations tout juste installées tentaient d'attirer les regards des marchands, agents, journalistes, artistes et autres pique-assiettes agglutinés autour des minuscules buffets.

Caché derrière une porte, Sa Suffisance, Ezequiel Picoock, contemplait la foule des invités au vernissage de la nouvelle exposition des frères Chapka.

Voulant rappeler à son auditoire qu'il travaillait dans le monde de l'Art et non dans celui de la Finance, le propriétaire arborait son uniforme préféré : pull-over écarlate en écharpe sur chemise bleue-ciel. Le colosse d'un mètre soixante-deux jeta un coup d'oeil à sa lourde Patek Philippe en crocodile titanisé et décida que merde, il était maintenant temps d'envoyer la purée.

Fendant la foule des convives tel Moïse, il se plaça sur un cube, toussota et attendit que le silence se fasse, la mine attendrie et supérieure.

— Chers amis, merci d'être venus si nombreux. Comme disait le Poète, l'Art est un combat. Cela fait maintenant vingt ans que ...

Sybule tourna la tête. Exit le marchand de couleurs.

Elle porta toute son attention sur le tirage photo accroché près d'elle : « l'Origine du Monde, 2015 ». Un gros plan d'au moins trois mètres de haut revisitait le classique de Gustave Courbet. Mutins, les frères Chapka avaient remplacé la célèbre matrice féminine par un sphincter masculin.

« Un bon résumé de l'époque » songea-elle, un sourire aux lèvres.

Elle ébouriffa ses cheveux naturellement oranges et se dirigea vers l'entrée de la Galerie. Les bras croisés sur un blouson en peau de léopard râpé trop petit pour elle, Sybule sautilla sur le trottoir pour tenter de réchauffer ses jambes de sauterelle à rayures rouges et noires.

Elle s'alluma une cigarette à la fraise et fixa le flot des inconnus vomis par la bouche de métro au bout de la rue. À l'angle, sous un totem lumineux

MacDonald, un tas de zombies rumaient leur repas, le teint malade et le regard vide.

Un coup d'œil à son portable : toujours pas de réseau.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Une heure et demi de retard, il abuse quand même ...

De ses narines sortirent deux jets de fumée roses tandis qu'elle regagnait la Galerie en se frayant un chemin à travers les fumeurs impénitents surgelés devant l'entrée.

Dans le dédale de l'exposition, Sybule aperçut un porcelet en liberté arborant un tatouage à l'effigie de la Reine Victoria. Il trottinait sur un tapis arc en ciel qui menait à un blockhaus isolé.

Au-dessus de l'entrée gardée par deux nobles rideaux rouges, une enseigne en néon : « The Monarch Panic Room ». L'animal disparut à l'intérieur.

Intriguée, Sybule le suivit, une vague appréhension en bouche. Elle pénétra dans une pièce ronde surchauffée au centre de laquelle trônait un antique fauteuil de dentiste. Au sommet du dossier, les deux coussinets ronds du support de tête attendaient, comme les deux yeux vides d'un insecte de métal.

Sur les murs voltigeaient des nuées vidéos de papillons aux teintes orangées. En fond sonore, Judie Garland chantait « Somewhere over the Rainbow » dans une entêtante odeur d'épices et de lys.

Assis sur le siège, le petit cochon fixa la nouvelle arrivante et la renifla tout groin dehors. Satisfait, il sauta du fauteuil et se posta au pied de celui-ci, l'invitant à prendre place.

Sybule sentit monter en elle deux pulsions opposées : s'asseoir pour faire corps avec ce cocon, ou déguerpir au plus vite. À court d'air, elle ouvrit d'un geste vif son blouson et inspira de toute sa poitrine, ce qui ne fit que l'étourdir davantage.

Goguenard, le cochon la fixait : À quoi bon lutter, petite, vas-y, assieds toi, ça te fera du bien.

Une grande lassitude s'empara d'elle. Elle posa les mains sur les bras du fauteuil et s'assit. Sur les murs du cocon, Sybule se vit alors apparaître en une multitude d'images fractionnées mélangées aux papillons. Comme dans un palais des glaces après un tremblement de terre, Sybule se contemplait au pluriel